

XYZ. La revue de la nouvelle

La dernière étreinte

Esther Croft



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (1997). La dernière étreinte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 37–41.

La dernière étreinte

Esther Croft

Oui, je le sais. Il n'aurait pas fallu. Il n'aurait pas fallu que je me laisse aller à une aussi pitoyable manipulation ; que je sombre, sans aucune retenue, dans une déchéance aussi dégradante. Que je me saoule, presque volontairement, devant lui et que je l'oblige à rester là, à quelques pas de nous, témoin passif et gêné d'une effusion déconcertante. Il n'aurait pas fallu que je le force ainsi à me regarder t'aimer comme je l'ai fait, dans la fulgurance maladroite d'une dernière chance : t'aimer plus fort que moi, plus fort que ma propre vie. Plus fort que lui, surtout.

J'ai voulu qu'il sente, jusqu'au plus profond de son propre désir, qu'il n'avait pas le droit de t'arracher à moi, qu'il ne pourrait jamais jouir tout à fait librement de cette appropriation illégitime et qu'il serait toujours de trop au cœur de notre intimité. Mais hier soir, je l'avoue, je suis allé trop loin. J'ai outrageusement dépassé les limites du plus élémentaire bon sens. Mes gestes ont crié trop fort, dans l'épaisseur même de cet intolérable silence à trois, ma frayeur de te perdre. Mon incapacité viscérale de te laisser vivre ta vie comme tu l'entends et avec qui tu l'entends. Mon refus farouche de devoir te partager.

Et c'est ce refus-là, sans doute, qui m'a entraîné à vouloir t'arracher à lui, ne serait-ce que quelques misérables instants ; te forcer à venir te blottir au creux de mon fauteuil préféré, là où nos plus grands secrets s'étaient toujours bercés, le laissant ridiculement seul sur le divan d'en face, sous l'œil navré d'un clown de Buffet.

Pour parvenir à cette fin, j'ai dû utiliser la seule force dont je dispose vraiment et à laquelle tu n'as jamais su résister : celle de la pitié. Cette force-là est abjecte, j'en conviens ; mais je n'allais

renoncer à rien pour goûter, une dernière fois, peut-être, l'ineffable tendresse de nos deux présences confondues. Pouvoir sentir, contre mon corps, que tu ne m'avais pas totalement déserté et que tu ne m'échapperais peut-être pas entièrement. Il me fallait à tout prix vérifier qu'une petite partie de toi connaissait sûrement encore les gestes qui savaient m'apaiser, les mots capables de me rejoindre et de me contenir. Dès l'instant où tu as senti que l'angoisse avait commencé à me dévaster, dès l'instant où tu m'as aperçu en train de chavirer, tu t'es laissée entraîner par cette puissance d'attendrissement qui t'a toujours mobilisée, par cet irréprensible instinct de consolation qui t'a toujours guidée. Comme si le désespoir, en s'échappant de mon regard, t'était lancé tel un hameçon si attractif que tu ne pouvais t'empêcher d'y mordre malgré toi. Alors télécommandée par ta compassion habituelle, tu as quitté ta place à ses côtés et, sans même le regarder, tu t'es avancée vers moi. Silencieuse et soumise, tu m'as laissé t'attraper par les deux bras, te contraindre à t'asseoir sur mes genoux et te tapir tout contre moi. Au bout de quelques instants à peine, j'ai pu sentir ta tête s'abandonner sans résistance à mon épaule, ta volonté s'assujettir sans réserve aux soubresauts de mes états d'âme. Du moins, c'est comme cela que j'ai voulu percevoir les choses. Pour qu'elles soient comme avant. Exactement.

Ainsi conduits obscurément vers nos anciens rivages, je nous ai ballottés longtemps au gré de mes élans. Entre deux gorgées de mon double scotch, porté par le rythme mélancolique d'une ancienne musique intérieure, je laissais ma main suivre son propre battement sur ta cuisse immobile. Bien caché derrière mes paupières enfin apaisées, je laissais mon cœur dessiner librement les images dont il avait besoin pour être consolé. Sans tenir compte, jamais, de ce que toi, tu pouvais éprouver devant ce débordement d'affection que je t'imposais devant lui. Avais-tu honte de moi ? Avais-tu honte de nous deux ? Craignais-tu d'être jugée et rejetée par celui-là même que tu avais osé choisir en dépit de mes tentatives plus ou moins subtiles de

dissuasion ? Je ne voulais pas le savoir. Je ne voulais permettre à aucun malaise, ni au sien, ni au tien, ni même au mien de venir interférer sur la reconquête que j'étais peut-être en train d'effectuer. Je souhaitais, d'un désir si funestement désespéré, que tu me restes attachée, que de nouveau tu sois à moi, toute à moi, rien qu'à moi, que j'étais prêt à tout pour ne pas rater cet instant décisif.

Même à te mentir. Même à t'abuser impitoyablement. Même à détourner sans préavis devant tes yeux stupéfaits le cours de mon destin et à m'apitoyer moi-même en toute bonne foi sur ce détournement factice. Même à m'inventer des tragédies aussi rares qu'irréversibles pour te forcer à m'accorder un ultime sursis. Et c'est ce que j'ai fait. En toute bonne connaissance de cause. Par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute, je t'ai plongée en un instant dans un remous si agité que tu en resteras sans doute encore longtemps tourmentée. Et j'ose à peine m'avouer que j'aimerais bien, au fond, que ce trouble-là empêche ton bonheur naissant de prendre son envol ; mais je sais bien que ce vœu inavouable s'est déjà creusé un abri confortable à l'ombre de mes arrière-pensées et que je ne tenterai rien pour parvenir à l'éliminer.

Lorsque, en dépit de toute l'affection contenue dans mes frôlements, dans mes murmures et mes promesses, je me suis aperçu que tu commençais à frétiller d'inconfort ou d'impatience, lorsque je t'ai vue tourner vers l'autre un regard qui m'a paru si harmonieusement concerté, je n'ai pas pu me retenir. Je n'ai pas pu m'empêcher de te lancer à la figure mon tout dernier atout. Alors dans un seul souffle, en t'empêchant de te lever pour aller le rejoindre, en t'immobilisant de force au creux de mes bras, je t'ai suppliée d'attendre encore un peu ; je t'ai demandé de ne pas me quitter aussi rapidement que prévu, d'être bonne et généreuse envers moi comme tu l'avais toujours été, de m'accorder un dernier petit délai parce que j'avais encore besoin de toi, oh pas pour longtemps, non, vraiment pas pour longtemps puisque j'étais atteint d'un mal étrange et mal connu

dont je savais moi-même peu de choses, mais qui me privait déjà de larmes et de salive et qui diminuait chaque jour un peu plus ma résistance immunitaire et qui ne tarderait pas, malgré toute la cortisone qu'on me faisait absorber, à durcir mes artères, à inflammer mes articulations, à détraquer mon système nerveux, à faire flancher mon cœur après m'avoir emprisonné peut-être dans un état psychotique profond. Sans aucun ménagement, j'ai fait défiler devant toi les principaux symptômes que j'avais retenus d'une maladie appelée « lupus érythémateux systémique » que j'avais vus décrits dans une revue scientifique feuilletée distraitemment deux jours plus tôt dans une salle d'attente. Cette maladie-là, je n'en avais jamais entendu parler auparavant. Et j'aurais sans doute été incapable d'en détecter sur mon organisme la plus infime manifestation. Néanmoins, plus je voyais ton visage s'assombrir, plus je sentais cette compassion inquiète s'emparer de ton être, plus j'en venais à croire que le mal que je te décrivais était véritablement en train de m'envahir et de me dévaster. J'avais l'impression que mon corps tout entier était traversé d'une douleur inquiétante, que mes os s'atrophiaient, que ma peau brûlait, que mon cerveau s'embrumait et j'étais presque heureux de cette souffrance-là puisqu'elle te rattachait à moi. Et quand j'ai vu tes bras se déployer de tendresse pour venir à mon secours, quand j'ai vu ses yeux à lui chercher dans le regard navré du clown de Buffet un appui dérisoire, j'ai su que j'avais réussi : j'ai su qu'il se sentait de trop au cœur de notre intimité et qu'il ne te posséderait jamais totalement.

.

Pourtant, ce matin, je sais bien qu'il n'aurait pas fallu. Il n'aurait pas fallu que je me laisse aller à une aussi pitoyable manipulation ; que je sombre dans une déchéance aussi dégradante. Et je sais bien aussi qu'après tous ces détours morbides, je devrais être enfin capable de te dire, sans aucune retenue : « Va, ma fille adorée : suis celui que tu as choisi sans te soucier

de moi. Et surtout, surtout, sois heureuse.» Mais je ne le peux pas. Pas plus que je ne peux te faire partager toutes ces pensées qui m'assaillent depuis mon réveil et que j'essaie tant bien que mal de mettre honnêtement par écrit. Toutes ces pensées tordues et si peu avouables qui te délivreraient définitivement de moi si seulement j'avais le courage de te les confier. Plutôt que de les déchirer.

Ton père